

La Nation

Journal vaudois

JAA. 1000 Lausanne 1

Bimensuel hors partis fondé en 1931, publié par la Ligue vaudoise
Le numéro: Fr. 3,50 Abonnement annuel: Fr. 77.-
Apprentis, étudiants: Fr. 33.-



† Georges Perrin

Avec Georges Perrin disparaît le dernier participant du premier camp de Valeyres, en 1945. L'équipe, réunie chez les Morel autour de M. Regamey, allait fournir une volée exceptionnelle de cadres à la Renaissance vaudoise.

Georges Perrin fut médecin généraliste à Grandson dès 1950. Il écrivit nombre d'articles pour *La Nation*, traitant en particulier des domaines liés à sa profession, la déontologie médicale, l'assurance-maladie, l'acharnement thérapeutique, le suicide et l'assistance au suicide, l'euthanasie, le clonage humain, l'avortement, l'homosexualité et le sida, la toxicomanie, mais aussi l'hôpital de la Vallée, telle initiative fédérale sur la médecine de famille ou telle autre sur les hôpitaux de proximité. Il fut la cheville ouvrière de notre cent vingt-sixième Cahier de la Renaissance vaudoise, *La lutte contre la drogue dans les cantons romands*, paru en 1993.

M. Regamey admirait la sûreté et l'élégance de sa plume, cette élégance naturelle qui ne se soucie pas d'elle-même.

Il accepta également diverses responsabilités dans nos actions politiques, et le fit avec le même soin calme et exhaustif qu'il mettait à rendre compte d'une étude historique ou à faire l'exégèse d'une loi fédérale. Mais, en politique, le rythme de l'action est prioritaire, et il aimait trop aller au fond des choses pour être un activiste pur et dur. Sa nature le portait plutôt à considérer les problèmes sous tous

les angles et à se donner entièrement à la personne qui lui parlait, avant de dire, d'écrire ou de faire quoi que ce soit.

Sa pensée se référait non seulement à la philosophie et à la théologie, mais aussi à la psychiatrie, à l'anthropologie, à la biologie. Son cheminement réflexif prudent, cadencé par les petits nuages qui sortaient de sa pipe, débouchait sur des conclusions exactement mesurées, prononcées de sa voix fine et grasseyante.

Son humilité méthodique dans l'acquisition des connaissances n'en débouchait pas moins sur des jugements précis et nettement formulés, si choquants qu'ils pussent être aux yeux d'un esprit moderne. Certains voyaient une contradiction entre son ouverture et ses certitudes. Reproche superficiel, car son vrai souci était de tenir les deux plans sans rien perdre d'aucun: quelque douloureux que fût le cas concret, il ne biaisait jamais sur les principes; et, si nets et évidents que fussent ces principes, il ne méprisait jamais les difficultés existentielles, les faiblesses, les souffrances et les nécessités de celui qui les enfreignait. Cette double exigence traversait ses écrits d'une tension continuelle. Elle tirait le lecteur en avant.

C'est qu'il ne prétendait pas conclure en toute chose. S'il ne jugeait pas, ce n'était pas par relativisme philosophique ou indifférence à autrui, mais parce qu'il

savait reconnaître les limites humaines, et les siennes propres, face au caractère unique et irréductible d'une personne concrète.

Lors de son enterrement, son fils aîné, Daniel, en parla comme de son «meilleur

ennemi». Leurs désaccords les réunissaient, toujours à nouveau, dans d'interminables discussions. Daniel Perrin raconta aussi avoir entendu dans un

bistrot de Grandson: «Le docteur est un bon type, mais il a raté l'éducation de ses enfants...» Vu la personnalité de ceux-ci, l'éducation stricte que Georges et Josette Perrin leur imposèrent engendra sans doute une rétroéducation des enfants sur les parents, qui les poussait non à esquiver les conflits, mais à en approfondir la signification et, finalement, à en tirer des liens renforcés.

Respectueux des personnes sur le fond, Georges Perrin n'était pas un «gentil». On se rappelle «Le bon cœur», cet article dévastateur consacré à un recueil d'articles de MM. Jean Martin, médecin cantonal, et Claude Schwab, pasteur. Il en démontait pièce à pièce les platitudes égalitaires, la complaisance émotionnelle, la soumission navrante à l'esprit du temps, les citations bibliques instrumentalisées à contresens. Il parachevait l'exécution par cet ironique compliment: «Revenons à nos auteurs au bon cœur, et ne concluons pas sans les remercier d'attirer l'attention des

lecteurs de 24 heures sur d'importants faits de société.»

Prié de donner son avis sur le manuscrit d'un roman, il livra cinq pages d'une analyse détaillée de la forme et du fond. Il n'en subsistait pas grand-chose, mais c'était présenté d'une façon si amicalement, si impitoyablement démonstrative que l'auteur, reconnaissant, ne put que prendre acte.

Bien que très engagé dans tout ce qu'il faisait, il était dépourvu de cette sentimentalité à l'américaine, si envahissante aujourd'hui («je t'aime, papa...», «moi aussi, je t'aime...»), et qu'il devait trouver terriblement théâtrale, superficielle et vulgaire. L'affection qu'il portait à sa famille et à ses amis, ses engagements professionnels et politiques, ses affirmations de foi avaient toujours quelque chose d'incroyablement objectif.

On pourrait encore parler de son action dans sa paroisse et dans l'Eglise en général, vécue dans une perspective constamment œcuménique, rappeler ses engagements sociaux et son rôle dans les Concerts de Grandson, ses lectures innombrables et son insatiable curiosité, évoquer les agapes extraordinaires, où il faisait goûter, après les avoir chemisés, les crus somptueux et variés qu'il avait reçus de ses patients...

Nous partageons le chagrin de sa femme, de ses enfants, petits-enfants et arrière-petits-enfants. Nous perpétons sa mémoire.

Olivier Delacrétaz

Vallée de Joux

Le Pont, Les Charbonnières, Le Lieu, Le Solliat, Le Chenit, Le Sentier, L'Orient, Les Bioux, L'Abbaye, et d'autres peut-être encore. On est au royaume des déterminants. Pourquoi toujours ce «Le»? Cette particularité est la conséquence de l'arrivée tardive, au XII^e siècle, des défricheurs de cette vallée alors couverte de forêts (joux). A cette époque, la langue latine, qui ignore le déterminant, n'était plus utilisée. Mais c'est elle qui a forgé les toponymes des autres régions du Canton.

C'est ce que nous apprend le «*Détour magazine pour découvrir la Suisse hors des sentiers battus*» intitulé «*Vallée de Joux 100% authentique*» paru en mai 2019 comme supplément du journal «*Terre & Nature*».

L'horlogerie et la mécanique fine y ont installé leurs sites de production et d'innovation. Les marques les plus prestigieuses ont élu domicile dans cette vallée et y construisent des bâtiments conçus par des architectes de renom.

Chaque matin des nuées de frontaliers y débarquent des Rousses ou de Mouthe en voiture, ou même de Pontarlier en train, par Vallorbe.

Un «récit graphique» de Marcel G. basé sur des archives patiemment rassemblées par Rémy Rochat nous dévoile l'histoire étonnante de cette voie ferroviaire. Elle doit son existence à la glace du lac Brenet. Chaque hiver, de janvier à mars, elle est sciée en blocs d'un mètre sur trois, de 400 kg, et stockée dans une halle dont les parois sont isolées par de la sciure qui vient de Fribourg. Quand arrive la belle saison, soit lorsque les Parisiens aisés veulent des glaçons dans leurs verres ou pour l'industrie agroalimentaire, on sort les blocs, on les transporte sur des chars tirés par des chevaux et on les charge sur le train à Croy, près de Romainmôtier. Mais les routes sont mauvaises et il faut passer par Vaulion, soit 20 kilomètres d'un trajet qui prend du temps, gaspille de la glace et coûte à l'entreprise. La société des glaciers

négoce alors la création d'une ligne ferroviaire entre Le Pont et Vallorbe; elle la finance même en grande partie. La glace, ça rapporte!

Construite en deux ans par des ouvriers venus spécialement d'Italie, elle est inaugurée en 1886. Cela permet de décupler les livraisons.

Cette ligne a un effet secondaire bienvenu car elle permet de transporter aisément et en toute sécurité des touristes venus de plus en plus nombreux pour découvrir la Suisse et ses mystères. Des hôtels et pensions se construisent.

Mais certains hivers trop doux (déjà!), comme en 1900 et 1912, ne permettent aucune extraction et grèvent les finances de l'exploitant. Finalement, le froid artificiel et les frigos rendent cette activité obsolète; elle cesse en 1942. Il n'en reste plus aujourd'hui qu'un petit panneau rouillé près du lac Brenet.

Des luthiers spécialisés sélectionnent soigneusement les épicéas centenaires du

Risoud pour en faire des produits d'exception (guitares, hauts-parleurs et soundboards) qui se vendent dans le monde entier.

Le lac de Joux est un joyau bordé de plages, roselières, ou falaises abruptes et auquel le soleil couchant donne des couleurs qu'on ne trouve qu'ici. Un bleu intense qui rougeoie, encadré de verdure. Les «lémaniques» sont toujours subjugués.

Le Pont n'est pas Zermatt mais il a sa Dent de Vaulion qu'on reconnaît de loin.

Il faut lire et parcourir les photos de ce *Détour* pour découvrir aussi la vie culturelle, riche et variée, les métiers de la terre et du lac, les trésors gastronomiques et délices du terroir, et bien d'autres choses encore.

Et puis il y a l'hiver, le patin sur le lac et le ski de fond, et même du ski alpin.

Allons-y!

Jean-Michel Henny

Génie d'une femme impossible : Marguerite Burnat-Provins

Le génie peut souffler à Vevey. Je parle ici de 1903 et de Marguerite Provins, Française d'Arras. Âgée de 31 ans, elle était l'épouse d'un jeune architecte influent de la ville, Adolphe Burnat, à qui Nestlé devra le bâtiment de l'Alimentarium actuel. Cette année-là, l'épouse-peintre se mit à faire imprimer chez Säuberlin & Pfeiffer des petits livres de sa plume et de ses pinceaux, prose poétique à tirage de quelques centaines d'exemplaires, en couleurs et d'un graphisme sortant de l'ordinaire. Chefs-d'œuvre discrets. Elle avait appris à dessiner à Paris. Aux imprimeurs elle intimait l'ordre de multiplier les passages sous presse, un par ton, recherche extrêmement exigeante dans les chromatismes, bandeaux et lettrines où l'*Art and craft* d'influence anglaise passait en Suisse dans le climat d'Eugène Grasset et du *Jugendstil*. Sa main aux longs doigts était parfaitement sûre. A la rue d'Italie Marguerite travaillait dans son atelier aménagé par son mari, espace déclaré merveilleux. Elle donnait aussi des cours. Tout à côté, dans la maison familiale du N°20, deux belles-sœurs l'observaient avec quelque raison de se méfier de son charme.

Un Vaudois dans le vent, Ernest Biéler, avait peint son visage séduisant, sa bouche mutine, ses yeux vifs, ses cheveux noirs en touffe et l'avait invitée à se joindre aux peintres de Savièse, artistes qui découvraient avec passion

les coutumes et décors du vieux Valais. La montée de l'Art Nouveau et ses fleurs en tsunami, couleur rouille, portaient Biéler au zénith et orientèrent l'enthousiasme de Marguerite Burnat dans une voie qui allait rejoindre, par ses développements personnels plus mordants, une avant-garde d'illustrateurs du XX^e siècle. On est stupéfait de découvrir, parmi les audaces significatives de cette artiste, en 1902, l'aquarelle d'une femme emballée dans le froufrou d'une feuille de courge. A Vevey, cette Marguerite innovante, qui sentait parfois des morts rôder autour d'elle, dut redescendre pour les Vaudois à la banalité d'une affiche plan-plan pour la Fête des Vignerons de 1905.

Sur Marguerite Burnat-Provins, pendant tout le XX^e siècle, la Suisse s'interrogera. En gros, elle l'ignora largement. Fallait-il prendre cette artiste au sérieux? La promouvoir dans la littérature pour ses oeuvres lyriques en série de petits volumes? Ou la ranger parmi les peintres? Sa modernité provocante aurait dû la rapprocher de Léo Fiaux. Son graphisme n'était-il qu'ornement? Personne ne semble y avoir décelé le dessin à la conquête de tout objet, comme le voudra le Bauhaus. En vérité on s'est effrayé du comportement d'une femme impossible.

Cet ouvrage pourrait sonner l'heure d'une réhabilitation spectaculaire.

Elle mobilisa l'attention et précipita son rejet, dans une réprobation très romande par son caractère moral. Un critique déclara qu'il refusait de parler de son impudeur. Marguerite commit des faux-pas. En Valais, elle osa se promener dans la vêtue traditionnelle des villageoises. Elle provoqua surtout un scandale absolu. Elle tomba amoureuse d'un jeune ingénieur qui était son cadet, Paul de Kalbermaten, et pire encore, publia en 1907 à Paris une prose lyrique sur son bonheur total en ses bras, *Le livre pour toi*. Ce fut en France un grand succès de librairie. Cette œuvre, commentée et louée en première page des quotidiens (des bords de Seine!) a connu plus de trente éditions. Pour autant le nom de la poétesse n'a jamais pointé dans les histoires littéraires. Envers cette femme, la Suisse, par égard pour deux familles, de Sion et de Vevey, se rétracta durant des décennies. Mais plusieurs critiques, au XX^e siècle, après sa mort, ont tenté de ranimer son souvenir.

En ce printemps 2019 et cent-quarante-sept années après la naissance de Marguerite Burnat-Provins, sa personnalité, son œuvre, voire le génie de celle qui est devenue pour le reste de sa vie Madame Paul de Kalbermaten, sont cernés dans un impressionnant livre d'art. Il fera date, admirablement imprimé par Genoud et dirigé par Anne Murray-Robertson, qui sous son nom d'Anne Bovard raviva naguère notre connaissance d'Eugène Grasset. Comme pour Soutter, vieux fou qui offrait ses dessins et prit un beau jour en nos esprits l'envergure d'un de nos grands peintres du XX^e siècle, l'heure a sonné où nous pouvons enfin nous prononcer, face à tout un accomplissement pictural et scriptural, insolite dans nos arts et lettres. Voici des précisions biographiques vérifiées, un éventail d'analyses critiques et surtout une abondance révélatrice d'excellentes reproductions. Une haute fidélité était absolument requise pour une pionnière des couleurs et des formes. Nous pouvons, comme jamais jusqu'ici, repérer les raisons d'inclure cette femme dans notre panthéon, de l'admirer, d'être à bon droit séduit par elle.

D'abord, dans une certaine mesure, pour sa plume. Elle sut exprimer son univers et le Haut-Rhône d'hier, exprima certes des réserves envers l'horizon de Vevey, mais manifesta principalement par toute sa féminité une passion continue pour l'acte créateur. Elle souffrit pour cette vocation. Elle prit le risque de défier tout à la fois les traditions du Valais qu'elle respectait et les moeurs calvinistes qui pesèrent sur elle. On ne peut négliger non plus ses longs textes polémiques et le déploiement de sa modernité complexe, et forte dans ses moyens d'action, telles, en 1905, ses pages de la Gazette de Lausanne où elle condamna «les Cancans» qui attaquaient déjà nos Alpes. Marguerite Burnat-Provins lança en Suisse une «Ligue pour la beauté», mouvement soutenu dans leur style par les Alémaniques. C'est devenu le Heimatschutz.

L'artiste authentique se détecte dans ses moindres traits. L'autoportrait interrogatif de Marguerite peint vers 1900, huile en rouge, l'index en arc sur sa bouche, est une icône valant le voyage au Musée d'art de Sion. On note chez Burnat-Provins une assurance subtile. Elle révèle une recherche intérieure continue, un monde de rêve. Elle dépassera la profusion des thèmes floraux et décoratifs, où sa modernité s'est d'abord enchantée de cadres et de typographies. Dans la deuxième moitié de sa vie, principalement passée en France sous deux guerres, et à Grasse qui devint son lieu, mais avec des voyages lointains selon les mandats d'ingénieur de Paul, le travail de Marguerite Burnat-Provins s'est concentré sur un projet majeur et méconnu, presque mythique. Peu à peu, parfois d'heure en heure, elle a engagé le restant de ses jours, jusqu'à mi-siècle, dans un gigantesque ensemble d'estampes. Sur divers papiers qu'elle pouvait se payer, des couleurs parfois hallucinées mais avec des tracés aussi délicats que cruels, ont mêlé aquarelles, gouache, mine de plomb, pastel. Cet opus inouï, elle le titra «Ma Ville». Chez cette urbaniste onirique, ou de cauchemar, les portraits de chacun de ces habitants n'ont cessé de couler de son pinceau, de sa plume, de son ironie, nés des coups endurés, devenus une foule où la maîtresse des mots et des formes végétales, animales et caractérielles, se grisa de chacune de ses créatures. Elle leur donna, avec une exactitude ironique, des formes et des noms d'oiseaux. Elle les traça en métaphores d'humeurs. Elle joua avec les sonorités, les mots, telle la célébration en série de Jarabel, Jandusie, Ulgule, Aloïka. Elle se rapprocha de Daumier et des plus grands illustrateurs de l'ironie en dessinant une dame en taupe poilue, portant son petit sac à main. Elle mit en mouvement ses démons.

Au total, elle déclare avoir créé «sa ville» en 3000 dessins. Beaucoup ont disparu. D'autres furent des cadeaux négligés ou perdus, mis au compte de sa folie, voir Soutter, et c'est pourquoi Dubuffet, en 1945, entreprit l'acquisition d'un choix de ses oeuvres. Mais il se récusait. Car cette femme, le doctrinaire ne pouvait en faire une aliénée et à ses yeux son oeuvre avait été polluée par ses années de formation à Paris. Par bonheur, sa collection d'art brut, dont Lausanne hérita, contenait un lot de notre artiste, précieusement sauvegardé par Michel Thévoz qui l'a résolument enrichi, qualifiant son style de «Neuve invention».

Sur Marguerite Burnat-Provins, «cœur sauvage» (selon le titre d'un de ses livres), la parution d'un maître ouvrage à dix auteurs, de 350 pages et relié, plein de reproductions, pourrait sonner l'heure d'une réhabilitation spectaculaire.

Bertil Galland

Marguerite Burnat-Provins, cœur sauvage, par Anne Murray-Robertson, Edith Carey, Dave Lüthi, Philippe Kaelin, Pascale Jeanneret, Sylvie Costa, Vincent Capt, Catherine Dubuis, Stéphane Pétermann, Cécile Eidenbenz. Ed. Infolio, Gollion.

Périphériques

Sous l'impulsion des «gilets jaunes», on parle beaucoup de la «France périphérique», l'oubliée, la campagnarde, éloignée des «décideurs», des bobos, des intellos, parisiens surtout. Et voilà qu'il m'est arrivé une aventure. Nous passions quelques jours à Paris, chez la petite-cousine de la belle-soeur de mon épouse Marguerite. Je promenais Musclor, notre chihuahua, près du Jardin du Luxembourg. Soudain, je reconnais une gloire académique.

– Eh, M'sieur Althusser! Comment ça va par chez vous?

– Fort bien, mon brave, d'autant plus que la connaissance du champ idéologique suppose elle-même la connaissance des problématiques qui s'y composent ou s'y opposent. C'est la mise en rapport de la problématique propre de la pensée individuelle considérée avec les problématiques propres des pensées appartenant au champ idéologique, qui peut décider quelle est la différence spécifique de son auteur, c'est-à-dire si un sens nouveau surgit.¹

– C'est bien ce que je me disais aussi. Oh! mais regardez voir par là! Qui c'est qui nous arrive? Ce ne serait pas le bon M'sieur Deleuze? Mais voui! Bien le bonjour, M'sieur Deleuze. Qu'est-ce qu'on raconte de beau?

– Je vous le révèle en primeur: pour que des oppositions de forces ou des limitations de formes se dessinent, il faut d'abord un élément réel plus profond qui se définit et se détermine comme une multiplicité informelle et potentielle. Les

oppositions sont grossièrement taillées dans un milieu fin de perspectives chevauchantes, de distances, de divergences et de disparités communicantes, de potentiels et d'intensités hétérogènes.²

– Alors ça, c'est causé! Mais figurez-vous que pas plus tard qu'avant-hier soir, je tombe sur M'sieur Badiou. Il m'a carrément dit que:

«Le vide est le nom de l'être – de l'inconsistance selon une situation, en tant que la présentation nous y donne un accès imprésentable, donc l'inaccès à cet accès, dans le mode de ce qui n'est pas-un, ni composable d'uns, et donc n'est qualifiable dans la situation que comme l'errance du rien»³

Mes deux compères se regardent. Ils ricanent légèrement. Deleuze lâche:

– Ce Badiou! Toujours le mot pour rire...

J'ai dû commettre un impair. Heureusement, Musclor tire sur la laisse, car il a vu une femelle terre-neuve à laquelle il veut faire sa fête. Je quitte les deux éminents intellectuels à la hâte.

Chemin faisant, je repense à notre conversation. On a beau dire, il y a des moments où l'on se sent périphérique.

Arnaud Picard

¹ *Pour Marx* (Louis Althusser)

² *Différence et répétition* (Gilles Deleuze)

³ *L'Être et l'Événement* (Alain Badiou)

Ces trois citations sont extraites de «L'errant et l'orgueil» de Roger Scruton, 2019

Cent ans de Jeunesses, cent ans d'amitié vaudoise

L'été 2019 verra le Pays de Vaud se dévoiler comme il ne l'a peut-être jamais fait. Sur l'arc lémanique, la Fête des Vignerons rassemblera des centaines de milliers de spectateurs du 18 juillet au 11 août. Elle célébrera l'année viticole, l'écoulement des saisons, les métiers de la vigne et du vin. A Vevey, les Vaudois vivront leur Fête nationale.

Mais ce n'est pas tout. Après Method en 1948, le Mont-sur-Lausanne (1953), Froideville (1958), Cuarnens (1963), Arnex-sur-Orbe (1968), Puidoux (1973), Method à nouveau (1978), La Chaux-sur-Cossonay (1983), Bretigny-sur-Morrens (1988), Mézières (1993), La Vallée de Joux (1998), Thierrens (2003), Bavois (2008) et Colombier-sur-Morges (2013), Savigny deviendra, du 3 au 21 juillet 2019, le centre de gravité de la campagne vaudoise.

La Fête cantonale de la Fédération vaudoise des Jeunesses campagnardes (FVJC) aurait dû avoir lieu l'an dernier. Mais le Vaudois sait se montrer patient. 2019 marque le centième anniversaire de la constitution, par vingt-six sociétés de jeunesse, le 24 mai 1919, de la FVJC, appelée couramment «Fédé». Il s'imposait de marquer ce centième anniversaire par une Cantonale «de sorte». A côté de la Fête elle-même, la FVJC a organisé une manifestation officielle le 24 mai

dernier, a publié un ouvrage, monté un reportage télévisuel et mis sur pied une fanfare du 100°. Chacune de ces réalisations mériterait un article. Nous y reviendrons!

Dans les mémoires, l'édition de la Cantonale de Thierrens a marqué en 2003 le franchissement d'une barrière invisible. La Cantonale des Jeunesses a comme décollé pour acquérir une stature quasi-institutionnelle. On en parle avec admiration, pour le travail fourni, pour l'esprit d'initiative, pour l'esprit de corps de leurs membres dont les plus jeunes ont à peine seize ans. On prend un air sérieux pour se poser en connaisseur du tissu socio-économique de la campagne vaudoise: «Ah mais... celui qui peut mettre sur son CV avoir organisé une Cantonale comme président: je l'engage tout de suite!» Les chiffres d'affaires réalisés depuis 2003 sont très haut, mais là aussi, la mémoire collective s'emballer pour entrer dans la légende, non pas urbaine, mais bien campagnarde. «Un million de chiffre à Thierrens!» En réalité personne n'en sait rien. L'exagération est l'un des modes du respect.

Un respect qui porte encore plus sur les réalisations concrètes des comités d'organisation. En 2008, les membres de la Jeunesse de Bavois avaient

construit un parasol géant, abritant la tonnelle, le vaste bar à bière circulaire trônant au centre de la place de Fête. Un moteur en faisait se déployer la toile. On doit aussi à Bavois une invention révolutionnaire, pour ainsi dire. Les soirs des samedis peuvent réunir jusqu'à plus de 10'000 personnes autour de la tonnelle. Etant au centre de la place, elle sera dès lors d'accès difficile pour qui doit la ravitailler. A moins de construire un tunnel! A Bavois les boissons furent apportées par un wagonnet, posé, de mémoire, sur un bras de grue de chantier sous le public. A Colombier, des conteneurs de marine enterrés permettaient de circuler sous la place de fête en transpalette électrique. Mais là aussi, pour qui ne côtoie les jeunes que très sporadiquement, la légende n'est jamais loin.

Etre d'une jeunesse ne signifie pas seulement faire la fête lors des manifestations. Le soussigné a quitté la Jeunesse d'Arnex en entrant à l'Université, répondant aux sirènes lausannoises des sociétés d'étudiants. Il a pu voir combien leurs effets sur une jeune personne de vingt ans sont comparables. On y réalise que l'amitié n'est pas, d'abord, une question de choix. On y développe la double fierté de recevoir de ses anciens et de

donner à ses successeurs. En cela, placé dans un milieu qui nous préexistait, on comprend alors que l'amitié s'épanouit dans des cadres. Ces cadres sont d'autant plus rassembleurs qu'ils sont formateurs. Ils en deviennent, à proprement parler, des creusets. Mais il y a plus.

Les Sociétés de jeunes sont réputées pour l'audace constructrice qui marque leurs manifestations. L'organisation de ces manifestations est le vrai ciment des sociétés de jeunesse. Aussi ce mortier agit-il à deux niveaux. Au niveau de la société de village, il rassemble les membres dans un même projet. Au niveau du Canton, chaque fête est l'occasion de se soutenir les uns les autres en participant aux girons, rallyes, tours ou camps de ski. L'organisation de l'édition suivante est souvent motif à d'âpres compétitions. Le vainqueur emportera le droit de travailler comme un fou durant plus d'une année... pour cinq jours de fête. Et d'être attendu au tournant. Les Jeunesses ne sont donc pas seulement le lieu d'un engagement, elles en sont aussi la finalité, au moins partiellement. Il y a là une émulation réciproque qui profite à tout le Pays, par les liens qu'elle tisse, entre les personnes et entre les âges.

Vive la Fédé! Et que la fête soit belle!

Félicien Monnier

Comme le feu couvant sous la cendre

La légende est plus forte que l'histoire et elle mérite qu'on s'y attarde, ne serait-ce que pour le plaisir. New York, Vendredi Saint 1912, un homme affamé erre dans la rue. En passant devant la porte ouverte d'une église, il entend *La Création* de Haydn. Il rentre dans le taudis qui lui sert de chambre et s'endort. Par trois fois il se relève pour écrire. Le lendemain, «j'ai relu la chose. J'avais pondu *Les Pâques à New York*». Ce jour-là, Frédéric-Louis Sauser devient Blaise Cendrars.

Ce poème est intense et extrêmement fort de par sa symbolique notamment. Il retrace le parcours nocturne de l'auteur saisi d'un soudain sentiment spirituel.

Comment entrer dans *Les Pâques à New York*? Avec crainte et tremblement, car on n'en ressort jamais indemne. En effet, la littérature est le lieu de la rencontre de deux âmes. Penser ce poème comme «un lieu de rencontre» nous place tout de suite au cœur d'une relation intime. Nous sommes admis à entrer dans l'intimité de l'âme de Blaise Cendrars.

C'est pourquoi «[...] il est difficile de définir les choses, qu'il est vain d'essayer de communiquer aux autres nos propres sentiments dans leur profondeur et avec leurs moindres nuances! Vous hasardez-vous à les formuler, ces sentiments paraissent aussitôt inconsistants et contradictoires; on vous comprend de travers, on vous trouve ridicule, la critique vous condamne d'air triomphant.» (J.-H. Newman)

L'action des *Pâques à New York* se déroule la nuit du Vendredi Saint. L'auteur pense soudain au Christ et à sa Passion, avant de «descendre» dans les rues de la grande ville qu'il traverse sans ordre préétabli. Ses pérégrinations lui font traverser différents quartiers de la cité dans lesquels il rencontre des prostituées, des marchands, des immigrants, des musiciens. Il s'assied ensuite dans un petit bar chinois où il revit, en son for intérieur et aussi par les images qu'il voit et exprime, la Passion du Christ, souffrant comme lui et peut-être aussi pour lui. Fatigué, malade, inquiet, triste surtout, il finit par regagner sa chambre, seul, terminant ainsi sa nuit et son poème au point de départ, sans évolution apparente.

Les Pâques à New York sont écrites sous une forme inspirée de la séquence latine de la liturgie catholique médiévale. Il s'agit, en fait, d'une sorte de psaume de dix à trente versets qui ne ressemble à un poème que par les rimes, les assonances, les allitérations et les recherches de mots. Cendrars, qui a découvert cette forme originale grâce à Remy de Gourmont (*Le latin mystique – les poètes de l'antiphonaire*, Paris 1892), l'utilise dans ce poème entièrement écrit sous forme de distiques (102 et 1 vers seul) qui forment dix-sept versets.

Eprouver *Les Pâques à New York*, c'est un peu comme faire l'expérience de ce touriste égaré dans la campagne française. Il est désespérément seul. Après des heures d'errance, il rencontre un vieux paysan fumant sa pipe. Cet

homme a sûrement passé toute sa vie ici et le jeune homme pense qu'il peut certainement lui venir en aide. «Excusez-moi» dit-il. «Comment fait-on pour aller à Montluçon?» Le paysan le regarde et tire pensivement sur sa pipe. «Si j'étais vous, répond-il, je ne partirai pas d'ici.» On peut facilement imaginer la frustration du touriste. Frustration de Blaise Cendrars, frustration que l'on peut éprouver en se plongeant dans *Les Pâques à New York*.

Blaise Cendrars, sans être un chrétien fervent, traverse une grande inquiétude spirituelle. Pris d'un élan religieux, il pense au Christ dont on commémore justement les souffrances. Il pense au Christ qu'il ne connaît que notionnellement et il décide de se lancer à la recherche du vrai Christ, du Christ réel, à l'image de la bien-aimée du *Cantique des Cantiques*, à travers la ville de New York. En distinguant implicitement la connaissance et l'expérience, Cendrars rejoint, sans le savoir, l'affirmation de saint Ambroise de Milan: «Ce n'est pas par la dialectique qu'il a plu à Dieu de sauver son peuple.»

C'est ainsi que, dans la suite du poème, le cheminement religieux, car il faut bien le qualifier ainsi, se fait dans la douleur et la souffrance et que l'auteur revit, dans la modernité, en chair et en esprit, la Passion du Christ. Cependant il ne sauvera pas, lui, tous les hommes mais seulement lui-même.

Il est évident que la Passion est omniprésente dans ce poème où l'auteur semble déplorer que le sacrifice du Christ

n'ait servi à rien et que les hommes ne le cherchent pas, comme lui le fait.

D'où cette frustration et cette impression négative qui rejaillit sur tout le poème, où il est bien sûr question de l'absence du Christ, d'un Christ que l'on cherche mais qu'on peine à trouver. Au fil du texte, un subtil jeu de miroirs entre le Christ et l'auteur (et le lecteur) fait vivre au second le calvaire du premier, si bien que l'on peut se demander si l'auteur qui regagne sa chambre n'est pas devenu le Christ qui appelle l'humanité auprès de lui et si ce n'est pas Dieu qui préférerait ne plus penser aux hommes, plutôt que le poète à Dieu.

Tel un essaim de mouches, des commentateurs se sont jetés sur *Les Pâques à New York*. On peut lire leurs commentaires, leurs annotations et leur glose avec un certain intérêt. Cependant, seule une mise en musique pourrait nous livrer un commentaire adéquat. L'annotation interrompt et détruit le mystère, la musique l'élève et le prolonge.

Loin de tous les pédantismes du commentaire, la simplicité de la musique nous ramène à l'essentiel: «C'est le cœur qui parle au cœur» (saint Augustin).

Finalement, il ne reste que cette formule paradoxale que Blaise Pascal met sur les lèvres du Christ: «Console-toi, tu ne me chercherais pas si tu ne m'avais pas trouvé.»

Comme le feu couvant sous la cendre...

Yannick Escher

Divers, égal, différent, unique

Dans *Lausanne Cités* du 8 mai, M. Thomas Lécuyer, critique de cinéma, nous invite à voir *Les Crevettes pailletées*, film inspiré d'une histoire vraie. Il y est question d'un nageur homophobe condamné à entraîner une équipe de water-polo gay: *Cette joyeuse épopée [...] a le mérite d'esquisser le portrait d'hommes fiers de leurs identités sexuelles, tous différents et donc tous égaux.*

Nous n'avons pas vu cette comédie, mais les propos de M. Lécuyer nous laissent songeur. Tous les personnages, l'hétérosexuel comme les homosexuels, ont chacun leur manière d'être fier. Selon l'idéologie à la page vantée par M. Lécuyer, une société est harmonieuse du moment où elle laisse apparaître une infinie diversité et qu'on y tolère la liberté avec laquelle telle ou telle «fierté» s'impose.

Pour les modernes, égalité et différence sont compatibles. Dans la citation en question, l'égalité est même inférée de la différence. Les personnes sont égales parce que différentes. Cela va contre l'intuition commune. C'est la ressemblance qui se marie à l'égalité: *ça m'est égal* signifie *cela m'est indifférent*. La différence implique le plus et le moins, la hiérarchie. A Lausanne, je vois des hommes et des femmes, des vieillards et des enfants, des Noirs, des Blancs et des métis, des hétérosexuels et des homosexuels, peut-être des non-binaires (puisque désormais ces braves gens s'affichent sur les réseaux...). Je distingue parmi eux des individus; chacun a sa personnalité, une apparence

qui lui est propre. C'est la *diversité*. La diversité n'implique pas d'évaluation, elle est neutre, on la constate, comme on constate la présence d'une aspirine, d'un verre d'eau, d'une fourchette et d'un vase sur une table.

La différence, c'est autre chose. Elle se révèle *par comparaison* sous un certain point de vue, dans un *contexte* et selon des critères qu'il faut préciser. Tantôt c'est facile: Lisa est plus grande que Tina, je les ai mesurées. Tantôt c'est difficile: Tina est plus intelligente que Lisa, mais qu'est ce que l'intelligence? L'intelligence est-elle réductible aux résultats d'un test de QI? Si j'ai mal à la tête, une aspirine me sera plus utile que ma fourchette, c'est clair, mais si j'avance que l'hétérosexualité est supérieure à l'homosexualité, je devrai écrire un livre pour justifier ma position et il sera mal reçu. *Différent* signifie le plus souvent *inégal, supérieur ou inférieur*. Il se peut qu'au terme d'une comparaison, je reconnaisse un rapport d'égalité entre deux expressions distinctes. Cela se produit dans le monde des mathématiques et du nombre: $14+1=20-5$. L'égalité peut aussi résulter d'une décision politique qui *simplifie* la réalité pour des raisons précises. Les cantons suisses diffèrent en taille, en puissance économique et politique. Pour que leur union préserve la souveraineté de chacun et profite à tous, les chefs politiques et leurs juristes les décrètent égaux. Zurich et le Jura sont inégaux à de nombreux points de vue, mais au sein de

la Confédération, leur voix a le même poids. L'égalité comporte toujours une part d'abstraction, l'inégalité aussi. Ces notions ne rendent justice qu'à l'aspect quantitatif du réel, c'est pourquoi il faut les utiliser avec parcimonie. La réalité concrète les déborde.

Les modernes n'obéissent pas à cette règle de prudence, au contraire. *Egalité* et *justice* passent pour synonymes. Le plus souvent, le mot *égalité* est employé à mauvais escient, hors de tout contexte, sans référence à une communauté vivante où les êtres comparés se complètent les uns les autres.

A travail égal, salaire égal n'est pas une revendication injuste si le travail en question comporte un aspect mesurable. En revanche, l'énoncé *les femmes et les hommes sont égaux* est dépourvu de sens¹ si l'on ne précise sous quel rapport cette égalité est affirmée: en quoi les hommes et les femmes sont-ils égaux? En droits? En fait? En dignité du fait de l'humanité qu'ils partagent? Certaines féministes diraient aujourd'hui que les hommes et les femmes sont égaux à tous les points de vue, en dépit de leurs différences biologiques. Le fait que la femme donne naissance aux enfants qu'elle porte ne devrait lui valoir ni pénalités ni avantages. La femme est *un homme comme les autres*, dit-on. Cette notation humoristique jouant sur l'ambiguïté du mot «homme» en français dissimule un projet d'effacement des sexes. Si l'égalisation s'opère en force, l'homme et la femme se ressembleront. Dans les disciplines sportives, quand

les performances des hommes et des femmes se rapprochent, le corps féminin se virilise. Ainsi l'athlète sud-africaine Caster Semenya, qui produit naturellement un surplus de testostérone et remporte toutes ses courses avec aisance, a des traits très masculins. Elle partage sa vie, paraît-il, avec ... une femme. Elle anticipe peut-être l'humain indifférencié du futur. Le sport de haut niveau ne comporterait alors plus qu'une catégorie. L'exercice de fonctions précises modelent des corps (et des âmes) adaptés à celles-ci.

Il est contradictoire de réclamer un droit égal à la différence. Certains homosexuels l'ont compris, qui réclament le droit à l'indifférence, celui de vivre leur orientation sans que celle-ci n'encombre de jugement négatif ou positif. Il n'y aurait plus de *gay pride*, car il n'y aurait plus d'identité particulière à fêter.

Le concept quantitatif d'égalité est impropre à saisir la réalité humaine concrète, qualitativement fort nuancée. Il est rare qu'un individu ne puisse pas servir sa communauté, car sous un certain rapport chaque être humain dispose d'atouts et de compétences compensant des insuffisances sur un autre plan.

Nous sommes tous égaux devant Dieu, dit-on. C'est encore une affirmation inadéquate. Le Christ ne compare pas les membres de son troupeau et n'établit aucun classement, car il est le seul à connaître parfaitement chaque individu créé et à s'adresser à lui en tant que personne unique.

Jacques Perrin

¹ L'énoncé *la race blanche est supérieure à la race noire* n'en a pas davantage...

Occident express 31

Une petite affichette a fait son apparition sur la porte d'entrée de mon immeuble. Cadre noir et police de caractère sobre, elle arbore une photo noir et blanc de mon voisin du rez-de-chaussée, professeur de faculté, membre de l'Académie serbe des sciences et des arts, décédé hier matin à un âge respectable. On s'arrête et on déchiffre l'annonce avec d'autres voisins, et on commente, et on se souvient, et puis on repart. En Serbie, la mort s'invite encore dans la vie des gens sans demander. On n'en fait pas étalage, on ne fait pas venir les pleureuses mais elle est là, on la voit sur les portes d'immeubles, sur les portails, sur les lampadaires, sur les troncs d'arbres même parfois. Dans les cimetières, les tombes sont fleuries et entretenues. Gare à qui ne se rend pas régulièrement sur celle de ses proches. Une année après un décès, le choc de la disparition atténué, on se réunit à nouveau et on célèbre le défunt autour d'une bonne table, ce qui est une meilleure façon de lui dire adieu sans s'étrangler dans les sanglots et les

bonnes paroles de circonstances. Pour autant, on ne s'y complait pas. Ainsi la tradition veut que l'on enterre le mort le jour suivant son décès et les funérailles ne sont que rarement de grosses affaires. Pas ou peu de discours, on n'est pas là pour se rouler dans l'affliction, les lunettes noires et les nez enfouis dans de gros mouchoirs. Aux funérailles d'une tante de mon épouse, les employés municipaux, bleu de travail et cigarette aux lèvres, avaient descendu la bière sans ménagement, sans manque de respect non plus, à l'aide de grosses cordes usées. C'était leur boulot, le nôtre étant de rejoindre prestement le domicile de la défunte pour y descendre moult prunes et petits fours. La récente disparition d'un ami proche, en Suisse, m'a rappelé à quel point, dans une société riche et sophistiquée, la mort est devenue tout à la fois honteuse et insupportable. On entoure le mourant de mille secrets et demi-mensonges. La médecine et la science ont oblitéré toute émotion, les blouses blanches ont remplacé les soutanes noires, troqué l'impersonnelle et antique litanie pour un jargon glacé et obscène. Et tout coûte un appartement, tout est atrocement compliqué à organiser, tout ajoute l'insulte à l'injure comme disent les Anglais. Comment peut-on être heureux, comment peut-on goûter la vie lorsqu'on prétend cacher et nier son inéluctable dénouement? Qu'il semble lointain le temps où Ramuz pouvait intituler son roman «Présence de la mort».

David Laufer

De Florian aux yos du 1010, quarante-cinq ans de progrès

Il existe au moins une bonne raison d'apprécier la Radio-télévision suisse romande: ce sont ses archives. Parmi les perles qui ressortent et qui tournent sur les réseaux sociaux, on a pu tout récemment se régaler d'un reportage de 1974 intitulé «Vivre à Praz-Séchaud»¹. Avec les images de cette banlieue construite il y a quelque cinquante ans, de ces barres d'immeubles sans charme qui sortaient de terre un peu partout, mais aussi d'une autoroute bordée essentiellement de champs et de campagne, on retrouve avec nostalgie l'ambiance de ces années qui, avec du recul, apparaissent si agréables et calmes.

LE COIN DU RONCHON

Nous ne sommes manifestement pas seul à ressentir de la nostalgie en regardant ce reportage, et surtout en écoutant Florian, le jeune garçon d'une douzaine d'années qui raconte sa vie quotidienne dans ce quartier – avec un accent vaudois assez éloigné de celui des cités d'aujourd'hui. Les personnes qui ajoutent des commentaires sur les réseaux sociaux font unanimement le même constat: *comme ce garçon parle*

bien! quelle richesse de vocabulaire! quelle capacité à ordonner ses idées et à les exprimer clairement, à réfléchir sur la réalité qui l'entoure! Dans son récit calme et posé, des observations originales, un constat d'inégalités croisées avec les enfants du quartier voisin de Valmont («ils sont plus riches mais nous sommes plus nombreux»), mais aucune revendication sociale – à part le désir de jardins à proximité des immeubles – ni aucun militantisme en faveur d'une cause mondiale.

On goûte aussi le film, avec ses longs silences, ses plans lents, parfois fixes! Pas de musique ni de jingle, pas d'enchaînements haletants, d'images saccadées. Pas de commentaires orientés pour «décrypter» le sujet.

Florian est un pur produit de l'école de grand-papa, filmé par la télévision de grand-papa dans une banlieue de grand-papa. Et aussi surprenant que cela puisse paraître, le *style grand-papa* séduit encore beaucoup de gens à notre époque. Peut-être est-ce utile de le signaler puisque nous sommes en année électorale et que des ribambelles de candidats cherchent désespérément ce qui pourrait plaire à leurs électeurs.

¹ <https://www.rts.ch/archives/tv/information/courrier-romand/10463115-vivre-a-praz-sechaud.html>

La Nation

Rédaction

Jean-Blaise Rochat / Frédéric Monnier
CP 6724 1002 Lausanne

Tél. 021 312 19 14 (de 8h à 10h)
Fax 021 312 67 14

courrier@ligue-vaudoise.ch
www.ligue-vaudoise.ch

IBAN: CH09 0900 0000 1000 4772 4

ICM Imprimerie Carrara Morges